**Zeitschrift:** L'Émilie : magazine socio-culturelles
**Herausgeber:** Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
**Band:** [94] (2006)
**Heft:** 1499

**Artikel:** Paroles d'écrivaines
**Autor:** Moreau, Thérèse / Ricci Lempen, Silvia
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-282952

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 11.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Paroles d'écrivaines

## Profession: écrivaine

Thérèse Moreau

Quand je suis arrivée en Suisse et qu'il m'arrivait d'être interviewée on disait de moi «Thérèse Moreau, écrivaine, comme elle veut qu'on dise». Le temps a passé et un certain nombre d'autrices sont désormais écrivaines, mais pas toutes. Certaines se veulent auteur, voire auteure et écrivain. Elles affirment refuser que la biologie soit leur destin y compris linguistique. Car si le cerveau n'a pas de sexe, alors il ne saurait y avoir d'écriture différenciée selon les sexes et pourtant si j'adhère aux deux premières affirmations, je ne puis faire entièrement mienne la conclusion qui voudrait que, femmes et hommes, nous écrivions de façon identique et que ce qui nous différencierait ne soit que le talent, le génie. Mais, me direz-vous, l'écart individuel ne vous semble-t-il pas plus important que la déclinaison des sexes ? Vos consœurs n'ont-elles pas raison de répondre non à la question «les femmes ont-elles une écriture spécifique?»

Ecrire en tant qu'être humain? Il est difficile de se mettre de soi-même du côté de la dite médiocrité, de l'amateurisme, du non-professionnalisme. Car écriture et féminité ne vont pas de concert. Etre écrivaine c'était, pour Flaubert et ses contemporains, «comme qui dirait putain, ce qui prouve, Monsieur, que dans tous les pays du monde les femmes de lettres...» Pour d'autres le cerveau avait un sexe : «Si l'on avait fait l'autopsie des femmes ayant un talent original, comme Mme Sand, Mme Viardot, etc., on trouverait chez elles des parties génitales se rapprochant de l'homme, des clitoris un peu parents de nos verges.» Nous n'en sommes plus là, vont dire certain-e-s. Voire. Je pense aux propos orduriers tenus lors de la sortie du *Deuxième Sexe*, à l'enfermement pour folie de Charlotte Perkins, de Zelda Fitzgerald. Ecrire dans la francophonie reste l'un des derniers bastions du sacré, du sacralisé. Ecrire en tant que femme ? N'est-ce pas se couper du canon, renoncer de soi-même au Panthéon? Se donner comme marginale et marginalisée ?

Pour moi, c'est, au contraire, m'inscrire dans une généalogie au féminin. C'est faire mien le matrimoine légué et trop souvent ignoré et méprisé. C'est lire et écrire après Jane Austen, Charlotte et Emily Brontë, Héloïse, Marie de France, Madame de Lafayette, Margaret Mitchell, Christine de Pizan, Nathalie Sarraute, Madame de Sévigné, Mary Shelley, Flora Tristan, Christa Wolf, Virginia Woolf, Marguerite Yourcenar.... Celles que j'aime et que j'admire comme celles qui m'énervent, m'agacent.

Et si je pourrais penser que la littérature n'a pas de sexe, je sais que la critique littéraire en a un. Sinon comment expliquer l'oubli dans lequel était tombée Christine de Pizan malgré son immense renommée ? Comment expliquer l'indifférence qui a entouré la sortie en 1939 de *Tropismes* de Nathalie Sarraute ? Comment rendre compte de la si petite place que prennent les écrivaines contemporaines dans le monde de la critique ?

Alors je me dis qu'il y a, tout le monde le dit, une littérature régionale, une littérature nationale. Pourquoi n'y aurait-il pas une littérature construite selon les genres où l'universel ne serait pas incompatible avec le personnel, où le privé serait politique. C'est pourquoi après une petite promenade au phare je m'en vais aller prendre le thé sur l'Acropole avec *Mrs Dalloway*.

## La Maison des Pères

### Lettre à Monique Laederach (1938-2004)

Silvia Ricci Lempen

Chère Monique,

Nous n'étions pas amies, nous nous connaissions peu, mais voyez-vous, maintenant que vous êtes morte, vous me manquez , ce qui me manque est votre voix disant des choses que plus personne ne dit : «Rébellion ? dit-elle, et elle cherche encore / Un mot que j'ai appris, oui. /Seulement, je ne suis pas légitime, tu comprends ? / Je n'ai jamais de légitimité. /Les autres, oui *».

Je viens de lire, dans *Le Monde Diplomatique* de décembre 2005, un beau texte de Carlos Fuentes, intitulé *Eloge du roman*. L'écrivain mexicain y plaide pour la reconnaissance de l'universalité des grands romanciers de toutes les cultures : Cervantès, Kafka, Faulkner et bien d'autres se rencontrent dans un lieu de discours, de pensée, de mémoire et d'imagination que «chacun et chacune d'entre nous porte en soi». «Chacun et chacune», oui... mais par quel hasard une seule femme, Nadine Gordimer, est-elle mentionnée – et encore, en passant, sans aucun développement sur son œuvre – parmi ces grands censés servir de phares à celles et ceux qui tentent de s'inscrire, en écrivant, dans la littérature du monde ? Vous le disiez, vous, qu'il n'y a pas de hasard, vous en parliez, vous, de cette douleur de n'être au mieux qu'une invitée dans la maison des pères. On vous répondait, des femmes elles-mêmes vous répondaient : le sexe, quelle importance ! N'avez-vous pas entendu qu'il est question d'universel ?

Je crois savoir que l'universel, ce n'était pas votre tasse de thé, mais si vous étiez encore là, je crois que je trouverais le courage de vous soumettre une hypothèse dérangeante. J'ai cru remarquer, surtout ces dernières années, que les livres de femmes qui ont le plus de succès sont ceux qui ne prétendent pas toucher à l'universel, ce qui permet de les trouver «bons» sans avoir à dire qu'ils sont «grands».

Se rébeller, mais contre qui, mais contre quoi ? «Et toi, tu, misérablement dans ton insuffisance[1]» Venue d'où, cette perpétuelle insuffisance ? A nous commune, pourtant la mienne si différente de la vôtre. «Les femmes écrivains ont en commun peu de choses, sinon d'être constamment sur la défensive», écrit Geneviève Brisac[2]. «Si peu confiantes et si peu au centre d'elles-mêmes». En somme : comment être sûre que je ne suis pas folle?

[1]Monique Laederach, *Si vivre est tel*, L'Age d'Homme/Ecrits des Forges, 1998

[2]Geneviève Brisac, *La marche du cavalier,* L'Olivier, 2002